



urbana écrire est
une arme
une collection des éditions Anacaona

Fernando Molica

Révolution au Mirandão

Traduit du brésilien
par Sandra Assunção et Isabelle Delatouche



À Júlio et à Felipe

*À Gláucia qui n'a pas eu le temps
de connaître cette histoire*

*Remerciements : à Oscar Valporto et Sérgio Costa –
pour la lecture des originaux, pour les remarques ;
à Barbara Pereira – pour la motivation et la patience.*

Premier mouvement

Des discours

— Une analyse objective et dépassionnée de la conjoncture actuelle nous conduit à une impasse. En effet, l'État brésilien s'est bâti et développé sur les bases d'une société d'inspiration esclavagiste qui refuse à la majorité de la population un droit humain fondamental : celui d'être reconnu en tant que personne. Je ne parle même pas de concepts tels que la citoyenneté, c'est-à-dire la possibilité donnée à chacun de participer à la gestion politique et institutionnelle de la société à laquelle il appartient. Non. Je parle d'une question fondamentale : du droit à l'existence animale. Manger, dormir... Enfin, survivre.

« Les exploiters, au fil des siècles, ont accumulé les richesses. Toujours plus de richesses. Sur la base d'un droit divin présumé qui les autoriserait à piller à volonté les ressources humaines et naturelles de ce pays. Le pauvre a été réduit à la condition de non-être, de sans âme, à l'instar des esclaves qui pouvaient être exploités et châtiés comme des animaux puisqu'ils n'avaient pas d'âme. Or, comme je le disais, le problème c'est que ce capital humain a tellement été exploité qu'il souffre aujourd'hui de son incapacité à engendrer une main d'œuvre qualifiée qui serait capable de retourner la situation.

« Tant de siècles d'exploitation ont fini par engendrer une

population abruti, domestiquée, incapable de s'imaginer en tant que partie intégrante d'un système institutionnel qui régit, au moins en théorie, les relations dans ce pays. Nous avons une population qui se dit outrée par les scandales, par la défaillance des services publics, par l'état désastreux des transports publics. Elle s'insurge mais ne conçoit aucune possibilité de solution collective – en d'autres termes, elle est pour la réforme agraire mais contre les occupations de terres.

« L'entorse à la légalité, souvent inacceptable dans le cas collectif, est admise pour obtenir des avantages individuels. En effet, la grande majorité de la population ne veut pas simplement une amélioration des conditions de vie, elle veut réussir. Il existe à l'égard des politiciens et des hommes d'affaires dont nous savons tous comment ils réussissent autre chose que de la haine – plutôt une sorte d'envie. Dans un tel contexte, la notion de citoyenneté disparaît. Lorsqu'un individu voit une voiture de marque étrangère garée sur le trottoir, au lieu de se révolter contre l'utilisation indue de l'espace public, voire de se révolter contre le fait que des gens aient les moyens de s'acheter une énorme bagnole importée dans un pays comme le nôtre, il se prend à rêver du jour où il aura lui aussi une voiture importée pour – victoire ! – la garer lui aussi n'importe comment sur le trottoir, et prouver ainsi qu'il a, lui aussi, réussi dans la vie, qu'il y est arrivé.

« Face à cela, camarades, je me sens obligé d'exprimer clairement mon incrédulité vis-à-vis de toute solution collective à court ou moyen terme. Le projet individualiste va de pair avec l'aggravation de la crise. Il progresse d'une façon qui peut paraître contradictoire mais qui plonge ses racines dans l'imaginaire populaire, comme dans le dicton qui dit que quand la farine se fait rare, chacun en veut d'abord pour son propre pain. »

Le narrateur fait une petite pause pour avaler une gorgée d'eau. Célio en profite pour l'interrompre. Assis à côté de la fenêtre

au fond de la salle, le jeune homme de dix-neuf ans s'écrie d'un ton agressif et provocant :

— Camarade, tu considères donc que nous perdons notre temps à discuter du processus révolutionnaire ?

Sans attendre de réponse, Célio continue :

— Excusez-moi, mais je doute que le camarade Altino partage ici son expérience et décrive la situation. Il se fait plutôt à mon avis le porte-parole de la réaction et de l'immobilisme ! Voyons, camarade, si la Révolution était simple à faire, elle aurait déjà été faite. Le processus d'embourgeoisement du peuple n'est pas nouveau, il a déjà été prévu et analysé par maints révolutionnaires, y compris par Lénine. La question la plus importante posée par la conjoncture est de savoir comment, malgré toutes les difficultés, nous pouvons mettre en œuvre ce processus. Je regrette que le camarade Altino, qui a vécu des expériences si riches par le passé, vienne aujourd'hui jusqu'ici pour nous dire que le mieux à faire est d'aller au coin de la rue manger un hamburger et boire un Coca. La situation est simple : ce putain de néolibéralisme est en train de foutre en l'air toute la population. Le chômage n'est plus un fantôme, c'est un parent, un ami intime des familles brésiliennes – ou, pour reprendre l'expression du camarade Pillar, un faux frère, un fabricant de cocus qui entre chez vous sans y être invité.

Cette comparaison provoque un timide mais franc éclat de rire dans la salle, ce qui incite Célio à poursuivre :

— Au contraire de ce qu'affirme le camarade Altino, je pense que cette démobilisation est potentiellement révolutionnaire. Il y a vingt ans, le prolétariat rêvait de réformes, d'amélioration de sa vie. L'ouvrier de Volkswagen faisait la grève pour gagner plus, pour s'acheter une nouvelle voiture, pour agrandir sa maison, pour avoir de l'argent pour baiser une nana mieux roulée, pour payer l'université à son fils, pour acheter une télé couleur. La grève n'était

pas révolutionnaire, elle faisait partie d'un processus d'embourgeoisement, du rêve de réussir dans la vie. Nous devons voir la perte de cette espérance comme un terreau fertile sur lequel, enfin, s'enracinera la parole révolutionnaire.

Durant toute l'intervention de Célio, Altino a gardé son verre dans la main droite. Évidemment qu'il avait envisagé des réactions négatives à son analyse. Mais il n'avait pas imaginé que la condamnation serait si directe, si claire, presque offensive. Le pire est, qu'au fond, il aurait aimé pouvoir penser comme ce jeune, sentir l'odeur de la révolution au coin de la rue. Mais il sent une odeur indéfinie, une odeur qui rappelle la mort, la torture, la défaite, l'exil. Il trouve même amusant d'être considéré aujourd'hui comme un élément démobilisateur, incapable de percevoir l'ébullition révolutionnaire de ce contexte d'apolitisme et d'individualisme – un contexte évident pour les quinze à vingt garçons présents qui, à de rares exceptions près, ont au maximum vingt-cinq ans.

Altino observe les gestes du jeune homme. Célio a hérité de quelques mauvaises habitudes d'une génération qui, plus de trente ans auparavant, avait cru avoir l'Histoire entre ses mains. Au début timide, il a maintenant posé son pied gauche sur la chaise, glissé le pouce de sa main gauche dans le passant de sa ceinture, tandis que sa main droite décrit, souligne et relie des conclusions. Par un mouvement de tête, il secoue ses cheveux qui lui tombent en désordre jusqu'aux épaules, formant une sorte de cadre mouvant qui souligne le relèvement ironique des sourcils et la raillerie qui, par moment, s'insinue dans un sourire exagéré.

Célio ne se soucie plus vraiment de répondre. Ses observations se sont transformées en un discours à part entière, bien construit — étonnamment bien construit, admet Altino. Comme par magie, les difficultés et les obstacles signalés se transforment en possibilités, plus encore, en certitudes... Il n'y a pas de

désenchantement. C'est comme un réveil, la renaissance d'une ardeur révolutionnaire jusque-là endormie.

— La perte des possibilités d'insertion dans la société bourgeoise, conventionnelle, est le point de départ, camarades, d'un processus qui, une fois bien travaillé, fera renaître l'espérance et la révolte. Cette espérance et cette révolte qui se manifestent dans d'autres pays à travers le processus électoral bourgeois. Bien évidemment, ce sont des sociétés habituées à troquer leur objectif majeur contre des concessions au bien-être social. Dans ces pays-là, la crise du néolibéralisme provoque le retour au pouvoir des travaillistes et des socialistes.

« Mais nous sommes dans une situation différente, camarades. Au Brésil, cet état de bien-être social est inconnu. Pourquoi vouloir récupérer quelque chose qui n'a jamais existé ? Dans ce contexte, l'action institutionnelle des partis de gauche ne sert qu'à contresigner l'exploitation. Même ces partis ont de plus en plus tendance à chercher la survie dans le modèle dominant, à travailler dans la logique imposée par le consensus de Washington.

« Nous avons des leaders qui se disent populaires, qui ont bénéficié de nos votes, camarades, et qui parlent dans les journaux et à la télévision de génération d'emplois, de reformulation de la logique productive... De quels emplois s'agit-il, camarades ? D'emplois payés au SMIC ? C'est quoi cette putain de logique productiviste ? Des vendus, que dis-je : des vaincus ! Ils ont appris à penser selon la logique du colonisateur, ils formulent des alternatives qui ne sont des alternatives à rien. Ce salaud d'Eugénio porte des costumes plus beaux que ceux du président, ce fils de pute d'Eglédio, qu'on a soutenu aux élections municipales, parle maintenant de privatisations, d'efficacité, de rééchelonnement et d'adéquation de la main-d'œuvre... Tout cela pour virer les travailleurs, les payer moins et subventionner des entreprises qui font aujourd'hui ce que l'État faisait hier...

— Camarade ! S'il te plaît, camarade...

Célio, qui depuis quelque temps ne regardait plus ni Altino ni Pillar, s'arrête de parler en voyant la paume droite levée de Pillar.

— S'il te plaît, camarade Célio. Nous avons tous compris que tu es en désaccord avec ce que nous a dit le professeur et camarade Altino. Mais je pense que ces thèmes doivent être traités d'une façon plus calme et plus précise, dans une situation plus appropriée. Car je crois, et il est important que ce soit clair, que nous ne cherchons qu'à recueillir des éléments nous permettant de faire une analyse plus précise de la conjoncture. Nous sommes un groupe chargé de l'analyse et de la formulation d'une pensée alternative. Notre réflexion est théorique, tu le sais bien, camarade. Nous ne sommes pas ici pour refaire les erreurs du passé. Tu es d'accord, camarade ?

Célio laisse retomber ses mains, murmure quelques mots, enlève son pied gauche de la chaise et se rassoit. Pillar résume ce qui a été dit et remercie Altino pour sa présence. Celui-ci, gêné, dit n'avoir rien à ajouter. La séance du groupe d'études est levée.

— Putain ! Tu veux tout faire foirer ? Encore un peu et on chantait l'Internationale en collant un fusil dans les mains d'Altino !

Faisant les cent pas à l'intérieur du cercle formé par les chaises, Pillar alterne les critiques et les bouffées de cigarette. Il caresse de temps en temps de la main gauche sa courte barbe grisonnante – un geste qui, comme Célio le sait, trahit sa tension.

— Si tu n'as toujours pas compris, je t'explique encore. Nous faisons venir ces types-là parce qu'il est important de savoir comment ils envisagent toute cette merde, mais on ne cherche pas à les convaincre de quoi que ce soit, ils ne sont pas importants. Ce sont des moins-que-rien, des bourgeois, des ratés qui montrent à tout-va les cicatrices de leurs tortures¹ comme preuve de leur engagement, et en même temps ils jouent le jeu du capital en demandant le respect des règles du jeu. Ce sont des démobilisateurs, ils ne vivent que pour ça ! Ils ont eu une opportunité historique et ils ont merdé sur toute la ligne. Ils se sont gourés dans l'évaluation, dans la méthode, dans la tactique, dans la stratégie. Ils

¹ Pour rappel, le Brésil a connu une dictature militaire de 1964 à 1985. Les mouvements d'opposition de gauche (d'inspiration marxiste et autres) ont été sévèrement réprimés : assassinats, tortures et disparitions ont fait des milliers de victimes.

pensaient faire la révolution depuis la plage d'Ipanema et combattre l'armée avec deux douzaines de .38 et quelques malheureuses mitrailleuses piquées dans une caserne. Tout était financé, évidemment, avec le fric du coffre d'Ademar de Barros¹. Ce sont des perdants. Ils méritent le respect pour avoir essayé, mais aussi le mépris pour avoir fait trop d'erreurs. Qu'ils nous soutiennent ou pas n'a aucune importance. Tu as compris ?

Pillar s'arrête face à Célio. Il jette sa cigarette par terre, l'écrase sous la semelle de sa chaussure gauche et regarde son camarade resté assis.

— Tu as compris ? répète-t-il.

Célio acquiesce. Il admet qu'il s'est trompé dans le dosage en manquant de tout révéler. Ce n'est pas encore le moment d'abattre leurs cartes. La révolution ne se fera pas avec ce genre d'individus.

— Tu as raison. Nous ne devons pas perdre de temps à les convaincre. Notre histoire sera autre, nous allons nous battre à côté de ceux qui, historiquement, ont les moyens de soutenir idéologiquement ce processus.

Célio présente ses excuses, murmure une autocritique et change de sujet. La salle est vide. Il n'y a que lui et Pillar, le leader de la CR, la Connexion Révolutionnaire.

Ancien étudiant en ingénierie, Pillar, 39 ans, est la principale référence de Célio. Assistant parlementaire, ancien délégué régional du parti et, surtout, théoricien d'un nouveau processus révolutionnaire, il est l'un des seuls de la cellule à utiliser son vrai nom. Il juge ridicule de se cacher derrière un nom de guerre. L'ancien candidat aux élections municipales et législatives est déjà apparu dans les émissions électorales télévisées et son nom et sa photo ont été placardés partout en ville.

¹ Ex-gouverneur de l'État de São Paulo pendant la dictature militaire. En 1969, des guérilleros volèrent le contenu de son coffre, pour une valeur approximative de 15 millions de dollars actuels. Trésor de guerre ou intox ? La famille a toujours prétendu que le coffre était vide.

Théoricien brillant mais médiocre acteur dans le jeu électoral, il a subi plusieurs défaites. Défaites qui ont servi à renforcer ses certitudes quant aux limites du processus électoral. Les élections devenaient de plus en plus synonymes de fric, beaucoup de fric. Quelle compétition peut-il y avoir quand les deux candidats aux municipales du parti du Président ont en caisse bien plus que le candidat du parti ouvrier socialiste pour la campagne au poste de gouverneur ?

Il faut sortir des sentiers battus, trouver des alternatives pour briser la logique du processus électoral, considérer finalement que l'échec dans les urnes est une bonne chose puisqu'il permet de prendre conscience que le problème ne vient pas de leurs propositions mais du moyen choisi pour les concrétiser. Pillar est convaincu que la démocratie bourgeoise n'accepterait jamais une proposition révolutionnaire radicale – oui, profondément radicale – comme celle du groupe qui l'entoure. Bien au contraire, la logique électorale a été créée et perfectionnée précisément pour contrôler les mouvements de ceux qui osent proposer des changements sociaux plus importants.

Le système fonctionne comme un processus d'épuration qui, petit à petit, élimine tout ce qui est considéré comme indésirable : le café sans la caféine, les cigarettes légères, une gauche à faible – très faible – teneur révolutionnaire. Ainsi, le POS, le parti ouvrier socialiste, était devenu un parti de plus en plus apprécié, civilisé, bien élevé ; un parti digne d'être invité aux débats télévisés et aux réunions d'entreprises, capable même peut-être, un jour, d'arriver au pouvoir.

Une ascension bâtie sur diverses alliances avec des secteurs conservateurs – euphémisme pour désigner cette bande de salauds qui se goinfre d'argent public. Un « élargissement du spectre politico-social », diraient ces canailles, théoriciens de l'homogénéisation, de la dilution. Ils arriveraient au pouvoir pour reproduire en

gros le même schéma de domination et d'exclusion en vigueur au Brésil. « On ne peut pas réinventer la roue », diraient-ils pour se justifier au moment d'annoncer leurs mesures, à genoux devant le dieu Marché.

Tout cela au nom du respect du jeu démocratique ! Une démocratie qui n'est rien d'autre qu'un pacte entre les élites. Tant d'années se sont écoulées depuis la fin du régime militaire et cette démocratie n'a empli le ventre de personne – sauf celui de ceux qui étaient déjà gros... Et le POS reste là, tranquille, respectueux, à renforcer cette farce !

Pillar a réalisé que lui et ses camarades de la CR jouent auprès du POS le même rôle que celui-ci joue sur la scène politique bourgeoise : celui de légitimer de façon radicale une logique conservatrice. Il ne veut plus être la cerise – rouge évidemment – du gâteau réactionnaire.

Son poste à l'assemblée législative procure à Pillar une certaine tranquillité. Il verse une bonne partie de son salaire en pensions alimentaires pour ses trois enfants issus de ses deux derniers mariages. Il lui reste de quoi payer le loyer de son appartement à Gloria, boire des bières et, évidemment, grossir les fonds de la CR – qui ne peut que très peu compter sur les contributions de ses autres membres, dans leur majorité des jeunes comme Célio, né Ricardo Lima Bueno.

Des projets

De la main gauche, Fontoura raccroche le téléphone, de la droite, il prend ses dernières notes. Un mort et deux blessés. Commissariat de police C-33. Vendredi, dix heures du soir, accident : une famille de basanés fauchée sur l'avenue Brasil. Pas de quoi en faire un article pleine page, mais il avertit quand même sa direction.

« Putain ! Ils veulent dix lignes pour le deuxième cliché. Fait chier ! Ah, j'aimerais ouvrir un bar, une buvette, un bordel. J'ai envie de laisser tomber cette vie de merde. »

Louvrier Cosme da Anunciação, 43 ans, est mort la nuit dernière après avoir été renversé sur l'avenue Brasil, à Realengo, zone Ouest de Rio. Ses deux enfants, Robert Dhemetrius, 10 ans, et Catherlyne Viviane, 12 ans, ont eux aussi été renversés, mais ont survécu. Ils ont tous les deux été conduits à l'hôpital Albert Schweitzer.

Cosme da Anunciação est mort sur le coup. Selon les témoins présents à l'arrêt de bus au moment des faits, ses enfants et lui ont été renversés par une Monza noire qui roulait à vive allure en direction du centre. Le chauffeur ne s'est pas arrêté pour secourir les victimes. L'accident a eu lieu alors qu'Anunciação et ses enfants revenaient de l'église évangélique Les Chemins souverains du Seigneur.

« Robert Dhemetrius et Catherlyne Viviane... Nom de Dieu ! Les gens sont devenus fous. Comment peuvent-ils croire

qu'un prénom masque la misère ? Le Brésil devient carrément comique. Autrefois, João, Pedro, Maria, c'étaient des prénoms de pauvres. Aujourd'hui, ce sont des prénoms de riches. De nos jours, les pauvres bourrent les prénoms de leurs enfants de *h*, de *y*, de doubles consonnes... T'as déjà pensé à quoi doit ressembler l'appel dans une école publique d'un quartier de banlieue ?

— Anttony da Silva ?

— Présent.

— Beatricce Mary dos Santos ?

— Présente.

— Anne Carolline Pinto ?

— Elle est absente car sa maman a eu un malaise et elle est allée à l'hôpital, répondrait une maigrichonne au fond de la classe.

« Les fonctionnaires de l'état civil doivent s'arracher les cheveux avec toutes ces conneries ! Mais il y a aussi un paquet d'incapables qui écrivent n'importe quoi sur les certificats de naissance. J'ai connu un type qui s'appelait Wellington, sauf que ça s'écrivait Uélington, oui, oui : *u, é, l, i, n, t, o, n*. Et je t'ai déjà raconté l'histoire de cette femme, qui voulait que son fils s'appelle Michael comme Michael Jackson ? L'officier d'état civil obéit et écrit : *m, i, c, h, a, e, l*. La femme entre dans une colère noire quand elle voit le certificat de naissance, elle se met à taper du poing sur le comptoir. Elle veut que le prénom de son fils s'écrive comme celui du chanteur : « Maïcoul ! Maïcoul ! », qu'elle criait. « C'est Maïcoul et pas Michael ! » Et son gamin s'est appelé Maïcoul Oliveira de Jésus.

« À part ça, la nuit a été calme. Une fusillade au *morro*¹ du Borel, une fusillade au *morro* Dona Marta, une fusillade au

morro de l'Alemão. La routine, quoi. Le pire, c'est de se coltiner ces emmerdeurs qui téléphonent pour dire que ça tire dans tous les coins à côté de chez eux. Ils te disent qu'ils ont déjà appelé la police militaire et le commissariat, que personne n'intervient, que c'est le bazar, que l'armée doit redescendre dans la rue, qu'il faut faire quelque chose. Au cinquième appel, je leur réponds : « J'arrive, je prends mon AR15, je serai dans votre rue dans dix minutes ». Je te jure ! Je déteste les lecteurs. C'est la pire chose pour un journaliste, après les gardes du week-end, les heures sup du vendredi soir pour boucler le supplément du dimanche, et les accents, bien sûr. Le syndicat devrait en finir avec les quatre.

« Je vais me faire embaucher au journal de l'Association des sourds et muets. T'imagines ? Aucun appel de lecteur. Le pied ! À la limite, une lettre de temps en temps. Je vais peut-être même me chercher une femme à l'Association des sourds et muets. Pourquoi pas, hein ? Une bonne femme toute calme, qu'ouvrirait pas le bec. Qui se plaindrait jamais de la Formule 1, de la Formule Indy, du championnat de billard. Qui menacerait pas de massacrer les commentateurs sportifs – ça c'est méchant, très méchant.

« Et cette église Les Chemins souverains du Seigneur ? Une vraie magouille, mec. On dirait qu'ils ont un compteur d'alléluias là-dedans. Les fidèles sont des baisés de la vie prêts à tout pour leur alléluia. C'est très énervant : pour chaque alléluia, tu passes à la caisse. Ils espèrent tous gagner du fric, devenir célèbres, s'acheter une nouvelle bagnole. L'autre jour, j'ai proposé de faire un reportage dessus. Je voulais me déguiser en fidèle, dire que j'étais alcoolique ou chômeur pour voir ce qu'ils allaient me promettre. Tu sais ce que ce connard de Raimundo m'a dit ? Qu'avec ma tête, j'avais qu'à dire que j'étais cocu. Toujours en rigolant, il a ajouté que plus personne ne supportait ces reportages sur les nouvelles églises. Tout le monde sait que ce sont des arnaqueurs, et ça ne sert à rien de faire un énième reportage dessus.

¹ Morne, gros bloc monolithique, caractéristique de la géographie de Rio de Janeiro. Les *morros* sont également devenus synonymes de favelas : c'est sur ces collines très pentues, en théorie inconstructibles, que se situent un grand nombre de favelas.

« J'en ai vraiment ras le cul ! Je suis sur cette voie de garage depuis plus de dix ans, dix ans de chiens écrasés. Je ne supporte plus d'écrire sur des conneries et de faire des reportages sur des cadavres de basanés retrouvés dans la forêt, devant la porte du gouverneur, en face de la maison de la tante du maire. Putain, j'ai vu plus de viande froide que la plupart des bouchers dans toute leur vie. Tout ça pour un salaire de misère ! Et quand je veux faire un reportage plus intéressant, plus approfondi, plus sérieux, on se fout de ma gueule. Je peux dire adieu à mon rêve de gagner le prix Esso de journalisme. Ce serait l'occasion de changer de vie, d'être respecté, d'avoir au moins une augmentation, putain !

« Étant donné l'état des choses, l'ami, il n'y a pas d'autre solution : je me casse. Je n'ai pas envie de finir comme Eusébio qui a bossé comme un malade toute sa vie, a été chef au *Correio* et éditeur à la *Gazeta*, et qui a fini au chômage, après avoir passé cinq ans à la rubrique nécrologique. Aujourd'hui, il fait des piges à droite à gauche et quémande désespérément une place d'attaché de presse à la mairie de São Gonçalo.

« Je vais me tirer, j'ai déjà tout planifié avec Naum. On se fait payer nos indemnités de licenciement, on loue un pas-de-porte et on ouvre un petit bar sympa, avec de bons pinards, des trucs à grignoter. Tu connais Mariléia, la femme de ménage du journal ? Un sacré cordon bleu, celle-là ! Elle vend toujours à la sauvette des petits-fours et des pizzas aux journalistes pour leur casse-dalle de midi. Je crois que le journal la paie au SMIC. Nous, on pourrait lui payer trois fois le SMIC, plus une partie des pourboires, c'est bien, non ? J'ai déjà le nom du bar : La Feuille de Chou. En hommage à la profession. Bien envoyé, hein ? Un peu cynique, tu trouves ?

« À propos de bar, il vaut mieux qu'on y aille... On a déjà dépassé les dix pressions. Sonia m'avait dit qu'elle rentrerait plus

tôt aujourd'hui, elle doit déjà être à la maison. En ce moment, elle me fait la gueule. Elle m'accuse d'éviter de parler de notre relation, de la délaisser... Enfin bon, toujours la même rengaine. »